

Draguignan, le 10 mars 1966

Mon cher Marcel,

Paula est entrée hier en clinique pour une cure de sommeil ou de je ne sais trop quoi. Elle était complètement épuisée. La grand-mère pleure tout le temps. J'ai donc pris sur moi d'écrire à Claude Sumner pour le mettre au courant du tragique de la situation. En attendant, Jeanne Klein et moi tâchons de veiller à ce que marche à peu près la maison, repas et tout, avec l'aide d'une petite bonne espagnole. Ce n'est pas difficile, car les garçons mangent au lycée le midi. Pourvu que la pauvre Jeanne Klein n'y passe pas, dévouée comme elle est. C'est affreux d'être venue comme elle du bout du monde, en appel à l'invitation de Henri Bougearel, qui écrivait et insistait: «Venez, chère Jeanne, nous ferons ici la maison du bonheur». En fait de maison de bonheur, je t'assure que c'est réussi. Tout de même, ne t'inquiète pas pour moi. Moi, je peux m'échapper quand j'en ai assez, rentrer dans ma bonne chambre d'hôtel et me reposer. Je n'y vais que le midi et dans les circonstances, il faut continuer au moins quelques jours.

À travers tout cela, j'ai cependant eu, hier, une bien jolie aventure. Tu te souviens sans doute de notre petit Chaudron. Or, imagine-toi qu'avant-hier, entrant au bureau de poste de Draguignan, qui est-ce que j'aperçois en train d'écrire à la longue table, si ce n'est le petit Chaudron en personne, sa cravate dans sa poche, sa mèche sur le front, l'air pétillant, fin comme on l'a connu. Il m'a fait fête, presque aussi content de me retrouver que moi de l'apercevoir en cette ville. Toujours est-il qu'il me propose pour le lendemain une promenade en auto «pour me faire voir au moins quelque aperçu du plus beau pays du monde».

J'accepte. Le lendemain après-midi, à l'heure dite, je vois, surgissant devant mon hôtel, une des plus vieilles voitures de France qui marche, on se demande comment, une décapotable, et là-dedans mon Chaudron.

Nous partons, à l'ahurissement des gens autour habitués à voir toute seule, comme ils disent, «la dame». La «dame» était prise aussitôt dans un courant d'air du diable. Nous montions la route de Grasse par lacets — comme dans les Cévennes — à toute allure. Chaudron, à tout instant, quittait le volant pour gesticuler, m'indiquer un point du paysage, une ruine sur un piton et tout le temps la route se faisait plus sinueuse, plus haute et plus dangereuse. Mais quel paysage! L'un des plus nobles que j'aie jamais vus. Des gorges profondes, des collines blanches revêtues d'immenses pins parasols. Puis des champs de lavande, qui à cette époque de l'année évoquent curieusement des tourbières. Puis, des châteaux démantelés à des hauteurs prodigieuses.

Le petit Chaudron m'avait annoncé en partant qu'il m'amenait voir des amis à lui — c'est pour les revoir qu'il se retrouvait d'ailleurs en Provence —, lesquels s'étaient trouvé un mas à l'ancienne qu'ils avaient plus ou moins rafistolé et qu'ils habitaient maintenant en permanence.

Nous montions toujours. Finalement, nous nous engageâmes dans une piste

affreusement raboteuse. Puis le petit Chaudron me dit: «Faudrait peut-être continuer à pied». Je lui dis: «Je veux bien», quoique mes souliers n'en étaient pas pour la marche. Peu importe! Nous prenons à travers la montagne par un sentier rocailleux, raide, mais à travers un paysage de plus en plus âpre. En route, Chaudron me mène voir un précipice, puis un cabanon abandonné qu'il a l'idée d'acheter «peut-être»... Tout cela dans le paysage le plus vaste et le plus solitaire du monde. Et marche, marche, marche! Chaudron, en avant, tout exalté de respirer le grand air du pays. Moi, c'est à peine s'il me reste des souliers aux pieds. Enfin, là-haut, au-dessus de nous, nous entendons de vagues bruits de clarine, puis quelques bêlements de moutons. Et nous arrivons à la maison des amis. Ah, la maison! Belle, basse, chaleureuse, aux murs les plus épais que l'on puisse imaginer. La maison à faire rêver de tout quitter pour aller vers elle! La maison au bout du monde qui symbolise la paix retrouvée. L'accueil fut à l'avenant. La jeune maman, qui donnait le sein à son bébé d'un mois, nous offre des tartines de bon pain de ménage, au coin d'une vieille table de bois. De tous côtés la vue plonge sur une mer de sauvage et belle végétation, avec çà et là des vignobles. Je ne regrettais rien de ma fatigue pour arriver à cet endroit enchanteur. Je vois autour de moi des enfants aux joues roses, paisibles, heureux. Mon Chaudron est enthousiaste. Tout le monde, y compris une grand-mère transportée là de Paris, a l'air en paix.

Ce fut donc, comme tu le vois, une promenade réussie. Plus j'y pense d'ailleurs, moins je m'étonne de savoir que tant de gens de la ville la quittent pour se retirer ainsi en des coins solitaires. Mais il faut beaucoup de trempe et de force de caractère pour que réussisse ce retour à la terre.

Mon Dieu, que cette lettre va me coûter cher d'affranchissement. J'ai hâte de recevoir de tes nouvelles qui sont bonnes, j'espère. Actuellement, le temps est magnifique ici. Des journées délicieuses, sans pareilles.

Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle